

Léondeau ; heureusement ils n'avaient aucun mal. Seulement Mlle Coralie avait perdu connaissance. . . . Quelle surprise pour mon oncle ! . . . On entra Mlle Coralie ; et mon oncle étant dans un négligé peu attrayant, courut dans sa chambre pour improviser une toilette. Je crois qu'il n'a jamais été aussi vif.

—Allons, dit mère Jeanne, n'êtes-vous pas trop chanceux ? pouvez-vous avoir meilleure occasion de vous introduire. Rappelez-vous ce que je vous ai dit.

— Mlle Coralie avait repris ses sens ; mon oncle entra en faisant prendre à ses jambes mille postures pénibles ; puis s'avancant, la main sur la hanche, comme le lui avait recommandé mère Jeanne, il salua mademoiselle avec le sourire le plus niais, le plus hébété.

—Mais, M. Brioché, dit M. Léondeau, en souriant d'un air légèrement moqueur, ce n'était pas la peine de faire une toilette aussi minutieuse : la circonstance était loin de l'exiger.

—Pardon. . . monsieur. . . dit mon oncle embarrassé, mais. . .

—Mais, dit mère Jeanne pour le tirer d'embarras, depuis que M. Brioché a envie de se marier, il est d'une minutie admirable dans son accoutrement, et, certes, je l'approuve.

—Ah ! sans doute. . . . Comme cela M. Brioché veut se marier. Très bien, très bien.

—Vous me direz peut-être, continue mère Jeanne, qu'il a attendu un peu tard ; mais il a toujours été très réfléchi dans ses affaires ; c'est son caractère, et, certes, personne ne le blâmera, au contraire, il mérite des louanges. N'est-ce pas ?

—Certainement.

—Et vous conviendrez que le mariage est une chose qui demande beaucoup de réflexion. Il y en a tant qui en ont été dupes ! . . . Bien, dit mère Jeanne à l'oreille de mon oncle, qu'est-ce que je vous ai dit par rapport au langage des yeux ? lancez-lui donc des œillades. . . . Gauche ! vous plissez la bouche comme une vieille coquette qui veut cacher ses dents noires. Vous ne la regardez seulement pas ; en avez-vous peur ?

—J'ai honte, disait mon oncle tout niaisement. *Sapreguenna !* elle baisse la vue aussi, elle.

—Beau dommage ! . . . Agissez, ou vous gâtez tout.

— M. Léondeau faisait mille efforts pour ne pas rire au nez de mon oncle ; il s'apercevait que mère Jeanne, qu'il connaissait d'ailleurs pour une rusée moqueuse, le turlupinaut de son mieux.

—C'est drôle, dit-il, je n'ai rien su de ce mariage, et pourtant le mariage d'une personne âgée a coutume de faire quelque bruit.

—En effet, dit mère Jeanne ; mais vous remarquerez que les choses sont encore assez peu avancées.

—A la bonne heure ; par conséquent on ne connaît pas encore le nom de madame.

—Non, on sait seulement que c'est une jeune et jolie fille.

—Bravo ! . . .

—Vous connaissez M. Brioché, il est d'une humilité sans bornes ; le vrai mérite est toujours modeste. Il prétend que c'est folie pour lui de prétendre à la main d'une jeune épouse ; voilà pourquoi les choses traînent tant.

—Tut, tut, M. Brioché a tout l'air d'un jeune homme encore.

—Pardon, dit mon oncle avec une modestie niaisement affectée.

—Vous le voyez bien, dit mère Jeanne, vous êtes seul de votre opinion, mon cher M. Brioché. Dans le siècle où nous sommes, il ne fait pas bon d'être trop humble. A quoi sert le mérite s'il est trop caché ? Moi, je dis que vous le rencontrerez partout.

—Pour le certain, dit M. Léondeau.

—Pardon, répétait toujours le honhomme, gonflé de tant de compliments.

—Vous êtes donc bien coupable, ajoutait mère Jeanne, de retarder ainsi le